

Voici quelques-uns des textes produits lors de l'atelier d'écriture autobiographique de février 2026, dans le cadre des cours de littérature sur l'autobiographie. La consigne était : écrire la première page de son autobiographie, réelle ou fictive.

Et là ... sur la photo ... ?

Ils ont étalé, sur la table du séjour, le contenu de la boîte intitulée « Photos à ranger dans les albums » et leurs voix arrivent jusqu'à moi. Difficile de continuer à prêter attention au courrier, pourtant urgent, que je dois rédiger ! Je laisse donc traîner mes oreilles curieuses de grand-mère :

« Là, je crois bien que c'est toi, Tilia. Ils habitaient encore dans cette maison quand tu es née. » « Et ici, avec les moutons, c'était il y a très longtemps, quand nos parents étaient encore petits. » « Je croyais que, quand ils habitaient dans une yourte, c'était juste après ma naissance. Mais, là, sur cette photo, je suis déjà grande. » « Regarde. On dirait le Vieux Port à Marseille. C'est peut-être Mamie et sa maman. » « Et cette randonnée avec les ânes, tu t'en souviens Loé ? »

Je suis partagée entre l'envie d'écouter de loin, encore, longtemps, ce joyeux bavardage et celle de répondre à leurs questionnements pour mettre un peu d'ordre dans leurs souvenirs ... leur dire que la petite fille devant la yourte, ce n'est pas Lucille mais Anna, sa grande sœur ... qu'il y a eu deux épisodes avec les moutons ... que c'est Marlow sur l'âne Hercule ... et que je ne reconnais pas cette enfant, sur le Vieux Port. Je n'ai pas résisté longtemps à la tentation de les rejoindre ! Et, toute au plaisir de ce doux moment, une idée a fait lentement son chemin dans ma tête : Et si j'écrivais ... pour leur raconter ...

J'aime mon « pays », ma région choisie depuis 40 ans. J'aime ces Alpes du sud enneigées. Comme un écrin himalayen. J'aime ces villages perchés, traces positives des humains. J'aime Dame Lure. J'honore les rivières et les fleuves dont « mon » Largue. J'aime mes réseaux de connaissances tissés au fil des rencontres et des engagements... Le soleil et l'eau sont mes « précieux » que je goûte. J'aime mon nid choisi en 1985 à St Michel l'obs. Nid qui a évolué, grandi. Nid qui a accueilli deux oisillons devenus pères depuis peu ! Nid devenu hameau familial en 2000 avec la venue de Noja. Le paysage depuis ma maison a évolué. Quelques vignes, des amandiers et des haies ont disparu. De nombreuses constructions ont mité la plaine...

Ils sont deux à m'avoir inspiré :
Boris et Jean Paul, excusez-moi du peu.

Et si Boris avait raison avec son "*discours sur soi*", performatif et facteur de résilience,
celui qu'on se raconte les soirs de grand vent et de lune rousse, quelque chose d'acceptable

et d'un peu cohérent, histoire de ne pas sombrer dans la déprime.

Et Jean Paul de positiver : « *L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous mêmes de ce qu'on a fait de nous* ».

Je n'ai pas fait les bonnes études. Une erreur de jeunesse, ce sont des choses qui arrivent.

Ou plutôt je les ai faites pour de mauvaises raisons.

Explicables en partie par Le Bourdieu et Oncle Sigmund mais pas que. Sans parler des

agissements masqués de ces putains d'allèles.

Et puisqu'on aborde la génétique, autant commencer par vous présenter mes grands-pères.

(Les grands-mères, on verra plus tard, la faute à l'époque qui les maintenait en retrait).

C'est là que vous constaterez qu'une bonne part de mes gènes a cotisé à la M.G.E.N. :

— Allèle gauche, mon grand père paternel. Prof de français-histoire-géo.

Intérieur

bourgeois. Socialiste à femme de ménage. En tenue de ville. Des livres, des mots et des idées sur tout.

— À l'aile droite, mon grand père maternel. Rescapé de 14. Invalide de guerre.

Paysan

devenu instituteur. Roule en 2CV. Des lapins et des poules. Opinions politiques :

non

exprimées. En sabots dans son potager.

Dans mon "*discours sur soi* ", sur moi donc, pour les différencier je les appelle "*celui des*

pléonasmes" et "*celui des peupliers*", je vous expliquerai.

Ils sont partout, dans chaque noyau de chacune de mes cellules, symétriquement disposés

dans chaque paire de mes chromosomes et se croisent tous les jours dans les escaliers - en

colimaçon et à double hélice - puisqu'ils font partie intégrante de mon A.D.N., pour une

fois l'expression n'est pas galvaudée.

En coloc par la force des choses, bien obligés de se supporter, ils font mine de s'ignorer,

l'insu de quand ils ne se regardent pas en chien de faïence ou ne se livrent pas bataille à

mon plein gré, comme disait un célèbre grimpeur accusé de dopage, maîtrisant les côtes

mais pas forcément la langue, ce que lui aurait sévèrement reproché le

Professeur, anti-

clérical patenté nous apprenant à chanter *À bas la calotte* au volant de sa

Dauphine sur la

route de La Rochelle, mais qui pratiquait ouvertement une religion de la faute,

stylo

rouge à portée de main.

Et moi, de tout ça, j'en fais quoi ?

Sur ma lancée et pendant que j'y pense, je vais vous en dire un peu plus sur les peupliers

et les pléonasmes.

Revenu de la guerre (en revient-on jamais?) le grand-père maternel avait confié sa ferme

et ses terres à un métayer et s'était réservé l'usufruit de ses plantations de peupliers le

long de la rivière Autize. Un bon plan(t) : il suffisait de protéger les boutures de la dent

des vaches, puis d'attendre vingt ans pour les vendre sur pied, avec un profit conséquent, à

l'entreprise Rougier (les contreplaqués) à Niort. C'était son côté terrien, que j'ai avec lui

en partage ; moi ce sont plutôt des oliviers que je plante.

J'ajouterai - là c'est mon côté professeur - que la rivière Autize, où j'ai appris à taquiner

le goujon, est à sec maintenant une bonne partie de l'été mais longe toujours quelques

kilomètres en aval l'abbaye de Maillezais où Rabelais avait pris pension plusieurs années

et dont il se souviendra dans son œuvre.

Les pléonasmes c'est une autre histoire, ça se passe chez l'autre grand-père pendant les

vacances scolaires.

Il s'agissait d'un entraînement un peu spécial : sous son contrôle, en écoutant la T.S.F. (hé

oui, on disait comme ça) je devais relever dans la parole des journalistes ce qu'il appelait

les pléonasmes et aussi les liaisons mal-t-à-propos. C'est ainsi qu'à sept ans j'en devins

fin connaisseur.

Toute une vie plus tard je découvrirai les théories de Pierre Bourdieu et en conclurai qu'il

s'agissait là d'une forme, certes mineure, de *violence symbolique*.

Pas de quoi en faire une maladie (quoi que) mais croyez-moi, ça laisse des traces..

Rien à voir non plus avec ces malheurs, mauvais traitements sous toutes leurs formes,

allant jusqu'à l'inceste, qui font les riches heures de l'autofiction.

Mon traumatisme à moi ne fut que langagier.

Le mal par le mal : l'écriture pourrait m'en guérir.

J'ai 40 ans. C'est notre dernière séance, mais je ne le sais pas encore, vous me

ferez la surprise au moment de nous quitter, comme si tout était normal, écrit. Mais quoi, vous m'abandonnez, vous me laissez, je n'en ai pas fini avec vous, avec moi !

Aujourd'hui, j'ai évoqué un souvenir, peut-être le plus ancien. Je suis dans une pièce très claire, seule, paisible, je regarde dehors les feuilles agitées par le vent. Tout est tranquille, la vie... c'est ma vie toute-petite. J'ai souvent ce sentiment d'être seule ou alors maman est là, dans son peignoir à gros pois, elle a la même coiffure crantée que sur les photos de son album de jeunesse. J'aime sa voix douce et les chansons qu'elle fredonne pour moi, les musiques qu'elle écoute. Je me revois dans la chambre que je partage alors avec ma sœur, je ferme très fort les yeux pour y laisser danser des petits points de toutes les couleurs. Je savoure cette sensation, ce pouvoir que j'ai de les faire apparaître et disparaître.

Papa ne vient pas souvent dans cette chambre ; nous dire bonsoir sans doute, ce baiser léger, pudique : un « ma caille », « ma puce ». Mon papa, c'est mon roi. Pour son travail, il se rend parfois à Paris, nous rapporte les premières poupées Barbie, mais surtout des objets hétéroclites qu'il achète à l'hôtel Drouot : couverts en argent, serre-livres, miroirs-sorcières... et puis des livres d'art, monographies d'artistes ou grands mouvements. On a le droit de regarder, il aime les classiques, mais Picasso : « j'peux en faire autant ! ». Ah oui ! c'est un « gadz'arts », mais hormis quelques tableautins et dessins, son talent s'est arrêté aux grilles du jardin !

Ce que j'apprécie, c'est son caractère fantasque... farfelu, disent maman et ma sœur. Dans notre nouvelle maison, à peine rentré du travail (il dit boulot), en chemise-cravate et bottes en caoutchouc, il attaque le trou de la cuve à mazout, court dans le couloir pour entretenir sa forme tous les dimanches matin depuis qu'il a lâché la messe, descend quatre à quatre les escaliers, fait des exercices de maths dans les toilettes, se passionne pour les ordinateurs quand personne n'en a encore, mais râle et bougonne aussi, beaucoup, trop !

En fait, mes parents se disputent, chaque jour, en tout lieu, ça démarre au quart de tour et c'est dévastateur, pour moi, ma sœur, qui se met à détester notre père et prend fait et cause pour maman. Moi, je pleure, j'ai envie de les protéger. Comment les calmer ? Comment m'opposer, prendre parti, c'est mon drame, le drame de tout ce temps qu'il vont passer ensemble. Il part le premier, à 90 ans ; elle s'installe dans son lit, lovée dans cette couche qu'ils ne partageaient plus depuis longtemps... Un mystère, le temps qui lie les êtres malgré tout : de l'amour ? Elle le rejoint deux ans plus tard.

UNE VIE

Une petite Léna-tchka...

La mer Noire, les terres noires, une mère morte...

La misère ...

Une guerre...

Les wagons hideux, l'Europe traversée, le cauchemar...

La belle Léna...
Le réveil Le swing, les socquettes, le landau, les bébés
La joie, les peines,
La vie quoi !

Hélène...
Le crépuscule déjà !
La force puisée dans les livres, ses livres, sa musique
La musique qui raconte l'âme...

Les cyprès, la terre écrasée par la chaleur
La neige sur mon cœur...
Ma Maman, ma Mama-tchka